

Charleroi Danse : l'humour et la grâce d'Ayelen Parolin

A la Biennale, les créations se suivent et ne se ressemblent pas du tout. Seule constante : la réjouissante omniprésence de l'imperfection et du dérapage.

JEAN-MARIE WYNANTS

Il sont neuf, garçons et filles, figés sur le plateau de Charleroi Danse. Avant même que le mouvement commence, il y a dans cette simple présence une formidable fête pour les yeux. Des visages et des corps, des costumes qui dévoilent les musculatures, oscillent entre tutu de ballerine, influences de la peinture classique ou du cirque et tenues disco... Le regard glisse de l'un à l'autre, tente de tout englober. En vain... Ces neuf-là constituent moins un groupe qu'une addition d'individualités se retrouvant à partager le même espace. Avec les collisions et dérapages que cela peut entraîner...

Pour son édition 2019, la Biennale Charleroi Danse propose plusieurs créations que l'on pourra revoir dans divers lieux durant les prochains mois. Après *Le Chant des ruines* de Michèle Noiret en ouverture du festival, c'est Ayelen Parolin qui prenait le relais avec *WEG*. Un formidable feu d'artifice visuel où l'humour et l'élégance se conjuguent merveilleusement.

Un chaos régénérateur

Sur le côté du plateau, l'indispensable Lea Petra a pris place derrière son piano. Que ceux qui espèrent quelques notes joliment troussées passent leur chemin. C'est d'elle que va venir le trouble, la surprise, le dérapage, le chaos dont vont jaillir une multitude d'étincelles. Munie d'une cargaison de boîtiers pour CD, elle se sert de ceux-ci pour racler les touches de son piano tandis que l'on détecte quelques tremblements, soubresauts et autres vibrations dans les corps des danseurs. Bientôt, ceux-ci se mettent vraiment en mouvement, chacun traçant sa route sans trop se préoccuper des autres.

Pourtant des sourires s'échangent, sur le plateau et avec le public. Des parcours s'ébauchent, on joue avec les codes de la danse classique, on court, on sautille, on se croise, on fait un bout de chemin ensemble... Rien de prévisible dans ce doux chaos où Lea Petra multiplie les extravagances sonores, frottant, grattant, frappant, pinçant, raclant son instrument avec une formidable énergie.

Du côté des danseurs, on oscille entre la beauté pure et le clownesque, la grandiloquence contrariée et les petits gestes du quotidien revisités. Tous les genres s'entrechoquent : Saturday Night Fever, danse du ventre, danse hawaïenne, marionnettes, entrechats... On pense à Pinnocchio, à la Belle au bois dormant qui serait en train de cauchemarder, aux masques d'Ensor, à Pierrot et Arlequin, aux pop stars en concert... Une multitude de références mais jamais rien de définitif, de fermé.



Avec « WEG », Ayelen Parolin et sa magnifique équipe réussissent le mariage parfait de la liberté et de la maîtrise absolue. © PHILIPPE HOFMANN

Une myriade de gestes ébauchés

Une formidable sarabande entraîne tous les personnages puis chacun retrouve son univers. Un grand escogriffe en maillot rosé sourit constamment, une autre pleure régulièrement, des corps sont agités de tremblements. Une myriade de gestes ou d'ébauches de gestes clichés se succèdent, toujours évocateurs mais ne se laissant jamais vraiment identifier ou domestiquer.

Avec *WEG*, Ayelen Parolin et sa magnifique équipe réussissent le mariage parfait de la liberté et de la maîtrise absolue, avec un humour qui n'abandonne jamais la grâce et l'élégance, même dans les moments les plus proches de la transe. Une sorte de rêve éveillé où chaque spectateur se sent complice du bal foutraque, fragile et fascinant dont jaillissent constamment le plaisir et la beauté.

La Biennale se poursuit avec *rOnde* de Félicette Chazerand à 15 h et *If You Could See Me Now* d'Arno Schuitemaker à 20 h 30 le mercredi 23, *Requiem pour L.* d'Alain Platel et Fabrizio Cassol, les vendredi 25 et samedi 26 et *When Birds Refused to Fly* d'Olivier Tarpaga le samedi 26.



© STANISLAS DOBAK

Lara Barsacq : à la mémoire d'Ida

Dans sa création précédente, *Lost in Ballets russes*, la danseuse, comédienne et chorégraphe Lara Barsacq évoquait sa passion pour la légendaire compagnie de Serge Diaghilev. Elle poursuit aujourd'hui en explorant plus particulièrement la personnalité d'Ida Rubinstein, danseuse des Ballets et personnalité hors norme ayant marqué le début du XX^e siècle.

Accompagnée de Marta Capaccioli et Elisa Yvelin, elle livre un spectacle qui rejoint les revendications d'art total d'Ida Rubinstein qui voulait mêler musique, chant, danse, théâtre... Il y a tout cela dans *Ida don't cry me love* avec une bonne dose d'humour en plus.

Lara Barsacq et ses deux complices racontent Ida et leur propre parcours comme si elles se confiaient à quelques intimes. Elles construisent tout un décor de plus en plus

élaboré, inventent des costumes, jouent avec tout un petit trésor qui sert notamment à les consoler de leurs plus douloureuses ruptures... Elles dansent aussi, avec un bel appétit. En trio comme si elles reconstituaient les Ballets russes en miniature ou en solo pour diverses interprétations savoureuses. Un Boléro de Ravel dont elles décryptent avec un sérieux hilarant le côté « musico-sexuel ». La danse des sept voiles de Salomé qui emporte tout sur son passage. Elles parlent de la vie, des ruptures, de la perte, de la danse, de la musique, des plantes, des absents, de la nature. Elles chantent dans un savoureux mélange d'innocence et d'ironie légère. Et nous laissent sur une image finale à la fois énigmatique, évocatrice, surprenante et apaisée. Une fois de plus, au cours de cette biennale, du chaos est née la beauté. J.-M.W.



© LAETICIA BICA

Glitch : l'art de la défaillance

Au sol, un grand carré blanc évoquant une plage idyllique. Dans cet espace parfaitement nu, deux personnages aux tenues blanches elles aussi. Sorte de mix entre les maillots de bain à l'ancienne et les tenues de safari agrémentées de capuches. Bruit d'eau, façon bord de mer. Les corps vibrent, tentent de se déplacer mais restent figés sur place, agités de soubresauts comme dans ces bandes vidéo qui patinent sur quelques fractions de seconde d'une même image. C'est dans cette défaillance technique que Florencia Demetri & Samuel Lefevre sont allés chercher l'inspiration de leur nouveau spectacle. Le « glitch », en langage informatique, désigne, expliquent-ils, « une défaillance, une interruption de courte durée dans le flux opérationnel d'un système. » Le duo s'empare de ce dérapage technique pour en faire un spectacle où la maîtrise des corps et la répétition du mouvement entraînent le spectateur dans un voyage aux frontières du réel.

Après chaque dérapage, les corps se remettent en marche comme si

tout était normal : marcher, se regarder, s'asseoir, s'étendre, parler, éviter les vagues... Tous ces petits actes simples et quotidiens sont constamment interrompus, bloqués, piratés... Nulle intervention technologique dans ces dérapages. Les corps des deux danseurs, époustouffants de maîtrise, suffisent à donner naissance à ces glitch totalement voulus et maîtrisés. On pourrait craindre la lassitude, l'effet mécanique, mais le duo évite soigneusement ces écueils. Si les corps vibrent, agissent par saccades, ils restent toujours de chair et d'os. Parfaits, ils subissent d'autres transformations, semblant s'amollir, fondre sur place. A d'autres moments, ils se figent longuement sur place. C'est alors la lumière qui prend le relais, créant un jeu d'ombre hystérique où les corps pourtant figés semblent s'agiter en tous sens. Magistral de maîtrise, Glitch est un petit bijou inclassable dévoilant dans ses dernières minutes comme une seconde peau sous les costumes, et des vagues d'argent sous la plage. Magique. J.-M.W.

Où les voir ?

WEG 7 février, Festival Pays de Danses, www.theatredeliege.be ; 11 au 13 juin, festival TB2, Les Tanneurs, www.lestanneurs.be

Glitch 23 novembre, festival Impact, Théâtre de Liège, www.theatredeliege.be ; mars 2020, Festival In Movement, les Brigittines, www.brigittines.be

Ida Don't Cry Me Love du 3 au 7 décembre aux Brigittines, www.brigittines.be ; le 26 janvier au Théâtre 140, www.le140.be



cinéma
« Hors normes »
de Nakache
et Toledano

musiques
« Making Sense of »
deuxième album
solo de Stef Kamil



scènes
« La Machine de Turing »
débarque
à Wolubilis

